

Faits d'hiver

Raymond Caron

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, R. (2013). Faits d'hiver. *Moebius*, (138), 103–108.

RAYMOND CARON

Faits d'hiver

« Pour les auditeurs qui viennent de se joindre à nous, je rappelle qu'Environnement Canada signale qu'une masse d'air glacial partie de l'Arctique s'apprête à s'abattre sur l'Est de la province. Une alerte de froid intense est donc en vigueur aujourd'hui. Je sais que c'est difficile à croire: nous sommes le 15 février et c'est Pâques à la Saint-Valentin. Mais oubliez les beaux huit degrés qui nous ont gâtés depuis quatre jours: le mercure devrait chuter rapidement de plus de vingt degrés à partir de la fin de l'avant-midi. Alors, même si vous n'y croyez pas, sortez vos tuques et vos mitaines avant de partir. La journée risque d'être assez rock'n roll. »

8 h: La ville est liquide. Elle fond sous l'effet combiné du soleil et des grands vents, anormalement chauds pour cette période. Le dégel de plus de quatre jours a fait fondre presque toute la neige. Une eau grise et salée se répand en flaques à la grandeur de Québec, danse dans les caniveaux. Le fleuve est gonflé comme une cornemuse. La marée est haute et l'eau atteint presque le boulevard Champlain. Les côtes ruisselantes de la Haute-Ville ont l'air de vouloir se jeter dans le fleuve ou la Basse-Ville.

12 h: Le froid s'est déjà engouffré dans la forêt nordique et glisse vers Québec. Il repousse à grandes bourrasques la vague de chaleur qui s'est trop attardée. Un orage violent secoue le Saguenay, «le Parc» se fige lentement, paralysé. Le dos rond des Laurentides se couvre de frimas. Quelques minutes plus tard, un air glacé s'abat sur une ville étonnée d'être ramenée aussi vite à l'ordre des saisons.

En quelques minutes, l'eau qui s'est répandue à la grandeur de la capitale devient glace noire.

14 b: Rachel met son manteau, son petit chapeau et prend sa canne avant de sortir. Elle a 88 ans. Elle est veuve depuis dix ans. Ses amis sont morts et enterrés depuis belle lurette. Installée depuis trois ans au Saint-Patrick, elle s'y ennuie à mourir, se plaint qu'« y a rien que des vieux dans'bâtisse ». Sur son étage, au centre du corridor, il y a l'infirmier d'un côté et la salle à manger pour les grabataires de l'autre. Chaque jour, quand elle passe devant les portes ouvertes, elle marmonne à qui veut l'entendre, en faisant une grimace de dédain, que la Grande-Allée pue l'alcool à friction et le boulevard René-Lévesque, un mélange de soupe en sachet et de pain aux bananes. Puis elle se dirige en ricanant vers la porte qui donne sur la rue Turnbull pour aller aux Halles siroter un thé au citron Lipton. « Au moins, chez Van Houtte l'eau est chaude. »

Rachel a bon pied, bon œil. Elle marche presque tous les jours « pour faire grincer ses vieux os ». Les habitués de la rue Cartier la saluent en souriant. Elle aime bien entendre vanter sa vitalité. En mettant le nez dehors, elle est étonnée par le froid qui mord. « Pourtant, à matin à *Salut bonjour*, y'ont rien dit de spécial... Ou p'têt ben que oui. La télé est toujours allumée, mais j'écoute jamais c'qu'y disent. » Elle s'entête, décide de sortir quand même. Au pire, elle écourtera sa marche. Avec sa canne à crampons, elle se sent en sécurité. Elle avance à petits pas prudents. À mi-chemin, sur le trottoir de la rue Aberdeen, sa canne dérape sur une plaque de glace. Elle comprend vite qu'elle devra se résigner à rentrer. Mais en faisant demi-tour, son pied droit glisse aussi. Avant de perdre conscience, Rachel a juste le temps d'entendre le bruit mat des os qui se cassent, puis d'être envahie par une douleur fulgurante.

17 b: En partant du Crac, Norbert s'acharne sur le cadenas, figé par le froid, qui refuse de libérer son vélo. « Voyons, stie! Y fait donc ben frette! Dégèle, câlisse! » Norbert est un cycliste fougueux, intrépide. Un Gilles

Villeneuve à deux roues. Il habite Limoilou, mais travaille rue Saint-Jean. Il connaît tous les trajets pour se déplacer d'un étage à l'autre de la ville, les trucs pour contourner la circulation aux heures de pointe, les raccourcis à prendre à contresens pour aller plus vite. Dans ce lieu qui n'est surtout pas fait pour les cyclistes, il pédale en fou, été comme hiver, peu importent les humeurs de Miss Météo. La tempête, le verglas ou la canicule ne le font pas reculer. Encore moins les vociférations des automobilistes. « Eille, le malade! Tu vois pas que t'es dangereux! » Il a taillé le cuir du majeur de son gant droit pour leur faire des doigts d'honneur bien visibles.

On est à la tombée du jour, la congestion est dense. L'exaspération des travailleurs, transis, impatients de rentrer au chaud, est palpable. Excité à la perspective de pouvoir surfer dans les rues entre les voitures, insensible aux coups de klaxon qui, déjà, ponctuent son trajet, il s'élançe vers le quartier Saint-Roch. Julie l'attend au Cercle, sur Saint-Joseph, pour l'apéro et la soirée en valentins qu'ils n'ont pas eue hier.

Au moment où Annie franchit la porte, la réceptionniste du CLSC Basse-Ville la salue :

— Tu t'en vas au 5 à 7?

— Ouais! J'vas aller faire un tour, mais j'resterai pas ben ben longtemps. J'en ai ma claque pour aujourd'hui.

Une autre journée passée à nettoyer des plaies infectées, à faire des lavements, des prises de sang. Quand elle a suivi son cours d'infirmière, elle se voyait, pimpante et pomponnée, œuvrer dans un hôpital propre et calme, chuchoter des mots d'encouragement à des patients reconnaissants. Aujourd'hui, elle a posé, indifférente, des gestes qu'elle connaît par cœur. Elle a entendu les mots des malades comme un bruit de fond, sans jamais sortir d'elle-même pour leur prêter attention. Dehors, elle frissonne, se demande si son auto va démarrer « Yesss! T'es une bonne fille! Viens, on monte la côte, astheure. » Du boulevard Charest, Annie tourne sur Langelier en direction de la Haute-Ville. Vers cinq heures, le Quartier de Lune, sur Cartier, se remplit d'hommes seuls. Avec un peu de chance, elle en trouvera un qui lui changera les idées.

17 b 15: Son vélo libéré du froid, Norbert décide de remonter la rue Saint-Jean à contresens et d'aller prendre la côte Salaberry. «Y va y avoir moins de trafic que sur la côte d'Abraham, pis ça va être plus vite pour aller sur Saint-Joseph.» Le bruit des klaxons, les phares d'autos et surtout AC/DC qui pioche «Back in Black» dans ses écouteurs le galvanisent. Un sourire givré aux lèvres, il zigzague entre les voitures et, saluant de son majeur dénudé les automobilistes enragés qu'il croise, il amorce dans l'euphorie la descente de Salaberry.

Le boulevard Langelier est glacé. Au pied de la côte, Annie accélère un peu pour attaquer la montée. Elle roule en écoutant Céline chanter à tue-tête que l'amour existe encore. «Ah! ouais? Où ça?»

Norbert va vite, il le sait. Il n'ose pas freiner trop souvent à cause de la glace. Il est soulagé d'apercevoir le bas de la côte. C'est alors que son vélo dérape sur une plaque de glace qui traverse toute la chaussée. Norbert dérive vers la gauche, redresse son guidon et se retrouve juste devant une petite voiture rouge. Absorbée par la voix de Céline, Annie a juste le temps de voir un cycliste foncer sur elle. Le pare-brise éclate, un corps vient se briser sur le siège du mort.

Karine trépigne devant la porte d'une petite maison de briques blanches à deux logements, décrépée et mal isolée, la seule encore debout au pied de la côte Salaberry. Grelottante, elle y attend Daniel, un vague ami, pourvoyeur de substances en tous genres, qui habite au deuxième. Quand l'accident se produit, elle est pour ainsi dire aux premières loges. Elle voit tout: le cycliste plonger dans la voiture, la blonde en sortir en hurlant, l'attroupement, l'attente, l'ambulance, la civière, le masque, le massage cardiaque. Tétanisée, Karine sent une main sur son épaule. C'est Daniel. Elle entre aussitôt chez lui pour se geler, à l'abri de l'horreur.

18 b: À l'urgence de l'Hôtel-Dieu, Rachel est étendue sur l'une des nombreuses civières alignées dans le corridor. D'abord, c'est la douleur qui la sort des limbes, puis – le Lysol ne fait quand même pas de miracles –, l'odeur rance des jaquettes souillées, entassées dans un

bac au pied de sa civière. Enfin, une pulsation lancinante au côté droit, sous la taille, la ramène complètement à la réalité. Elle revoit alors le trottoir de la rue Aberdeen qui, tout à coup, lui monte à la figure.

La douleur qui lui sciait le bassin a diminué depuis qu'on lui a fait une piqûre. Elle est plus calme, prend le temps de se rappeler ce qui s'est passé, s'en veut de n'être pas restée chez elle. Comme maintenant, elle reverra cent fois dans les deux semaines à venir le film de sa chute. Un interminable travelling au ralenti, où elle perd pied, tente de se reprendre, tombe à la renverse, heurte de sa tête la glace dure, frappe lourdement le sol de la hanche et se fracasse sur le trottoir gelé. Elle repensera encore et encore aux quelques secondes où, avant de perdre conscience, elle a deviné que son avenir était désormais bouché.

Soudain, c'est le branle-bas de combat. Des ambulanciers entrent en trombe, poussant une civière dans sa direction. Elle entend dans l'intercom : « Code 99 dans le trauma 4, code 99 dans le trauma 4. » La salle est juste là, à sa droite. Médecins et infirmières s'y précipitent. Rachel se dit qu'il y en a des plus mal pris qu'elle. Derrière la porte fermée, elle entend des ordres, le bruit des moniteurs, des petits cris secs, elle entend qu'on s'agite. Puis, les bips-bips se taisent, le calme revient peu à peu, un lourd silence plombe la salle.

22 h : Karine sort de chez Daniel. Ils ont baisé – la dope est moins chère dans ce temps-là –, mangé un Kraft Dinner, écouté un film. Elle a trop bu et trop consommé. Complètement gelée, elle sent à peine le froid mordant qui transperce son petit blouson de cuir. Ce midi, le temps était encore doux et elle est sortie en jean et en veston de printemps. Les images et les sons de l'accident lui reviennent en flashes détestables qu'elle essaie de tasser. Elle relève son col et part vers la rue Notre-Dame-des-Anges, se dit qu'elle a le temps pour un dernier client, que ça paiera sa dope de demain. Pourvu qu'elle n'attende pas trop longtemps avant qu'un mec l'invite à monter dans sa voiture chauffée.

23 h: Annie, dans les bras de sa coloc, pleure doucement, incapable de s'arracher aux images qui dansent dans sa tête. Tout ce sang sur son sac. Elle vient de le mettre aux poubelles.

Dans la petite rue sombre et déserte, la Rôdeuse vient tenir compagnie à la jeune Karine. Aucun client ce soir. Le froid les rebute. Karine, droguée, ankylosée, fatiguée surtout de sa vie de misère, s'appuie contre un mur et s'abandonne à l'engourdissement qui la gagne. Elle se laisse glisser lentement sur le trottoir, en petit bonhomme. La Rôdeuse saisit le cœur de Karine dans sa main pour y faire entrer le froid.